

LA VIE PARISIENNE



DERNIÈRE HEURE

Nous nous sommes emparés de deux mamelons et nous avons progressé dans l'Aisne.

LA VIE PARISIENNE

Parait tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 60 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Gutenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;
TROIS Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs
TROIS Mois : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

NE PRENEZ que
L'Aspirine
"Usines du Rhône"
pure de tout mélange allemand
LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS : 1 fr. 50
1 Comprimé correspond à 1 Cachet de 50 cgr.

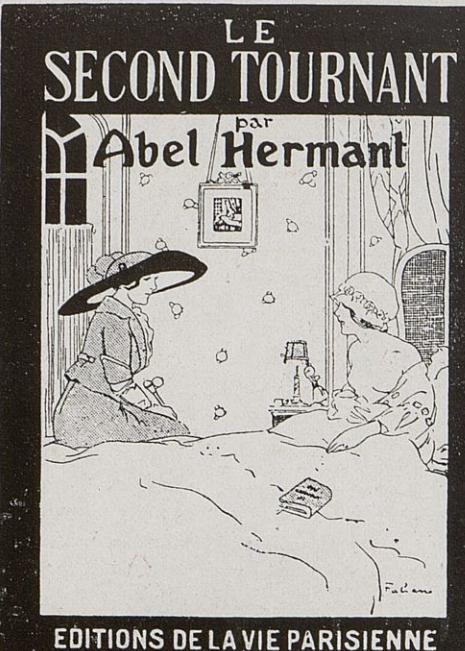
ROMAIN COOLUS

**NOS AMIES
ET LEURS AMIS**



EDITIONS de *La Vie Parisienne*
29, Rue Tronchet PARIS

Pour recevoir franco par la poste, adressez
3 fr. 50 au Directeur de *La Vie Parisienne*,
29, rue Tronchet.



EDITIONS DE *LA VIE PARISIENNE*
29 rue Tronchet
PARIS

Pour recevoir franco par la poste, adressez
3 fr. 50 au Directeur de *La Vie Parisienne*,
29, rue Tronchet.



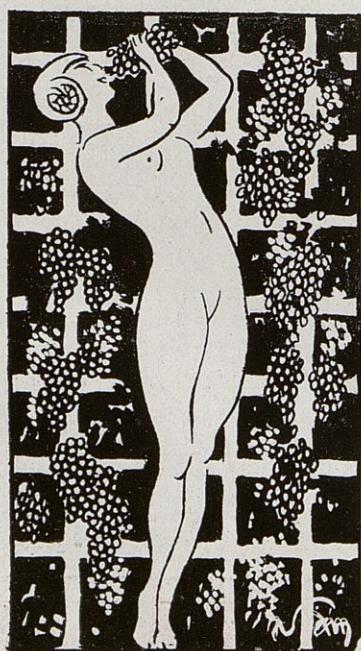
EDITIONS DE " *LA VIE PARISIENNE*"
29, Rue Tronchet, PARIS

Pour recevoir franco par la poste, adressez
3 fr. 50 au Directeur de *La Vie Parisienne*,
29, rue Tronchet.

" EROS " Série inédite de **20 ESTAMPES en Couleurs**
de **RAPHAEL KIRCHNER**

Déshabillés de Parisiennes et Intimités de boudoir
Chacune de ces estampes inédites en couleurs mesure 37×26, tirage limité à 500, grand luxe, réémmargées sur papier
à la forme 58×39, pouvant s'encadrer immédiatement. Souscription aux 20 pl. : 100 fr. Envoi franco contre mandat-poste, de 2 gravures contre 11 fr., ou bien des 4 gravures parues contre 21 fr. Catalogue illustré sur demande.

" GUERRE 1914 " Série inédite de 12 estampes en couleurs format 36×28, tirage
grand luxe noir et couleurs, par Raphaël Kirchner, Louis Morin,
Manel Feliu, Sandy-Kook, Thomasse, etc. — Franco la série contre 20 fr., dans un joli carton porte-folio artistique.
Envoyer mandat-poste ou chèque : LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chausée d'Antin, PARIS.



AVEZ-VOUS ACHETÉ
notre dernier Album :
LES
PETITES FEMMES
DE LA VIE PARISIENNE

Cent dessins d'une exquise galanterie
par PRÉJELAN, FABIANO, TOURAIN, NAM,
LEONNEC, etc.

EN VENTE PARTOUT : 95 centimes

Malgré un tirage de plus de 50.000 exemplaires,
tous les Albums précédemment édités par LA VIE
PARISIENNE sont complètement épuisés, excepté
l'album PANTALONNADES dont il ne nous reste plus
que quelques centaines d'exemplaires. Que les amateurs
de jolis dessins se hâtent donc !

Pour recevoir franco par la poste LES PETITES FEMMES DE LA VIE PARISIENNE, envoyez en timbres ou
mandat 1 fr. 15 (pour la France) ou 1 fr. 25 (pour l'étranger)
à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, rue Tronchet, Paris





ON DIT... ON DIT...

Poèmes en flacons.

Certains ont annoncé que M. Gabriele d'A.-nu.zio écrivait sur la guerre un livre héroïque et tragique. D'autres disent que l'auteur de *la Pisanelle* met la dernière main à un poème d'un martial lyrisme... Nous pouvons dire à nos lecteurs que M. Gabriele d'A.-nu.zio s'occupe, en ce moment, de tout autre chose que de littérature. Il vit au milieu des cornues et des alambics, dans un véritable cabinet d'alchimiste; portes closes, il surveille anxieusement la préparation de philtres subtils dont ce grand magicien est l'inventeur. Mais rassurez-vous, il ne s'agit ni d'élixir de longue vie, ni d'or potable ! M. d'A.-nu.zio fabrique des parfums. Il en a déjà trouvé un délicieux, *l'Aqua nuncia*, et cette « eau annonciatrice » nous fait présager de nouvelles découvertes.

Les amies de M. d'A.-nu.zio disent merveilles des poèmes en flacons dont le prestigieux écrivain leur a déjà fait cadeau. Toutes en sollicitent d'inédits, qui leur soient dédicacés personnellement; la coquetterie féminine est insatiable et, comme M. d'A.-nu.zio a beaucoup d'amies, il faut qu'il travaille sans relâche.



A Reims.

Reims a fréquemment encore l'honneur d'être bombardé par les kolossaux canons boches.

C'est une grande victoire, en effet, pour la Kultur allemande et pour le Kaiser, pour le jeune Kronprinz et pour tous les K, et pour tous les K-K de l'auguste famille impériale que de renverser un vieux pan de mur ou d'incendier une sainte cathédrale respectée par la foudre elle-même...

Pourtant on vit encore à Reims, sous le feu continual des marmites prussiennes; et l'on vit avec un joli petit sang-froid, et avec un sourire qui est bien de France...

Ainsi, vous ne savez pas ce que fait, là-bas, le propriétaire d'une maison qui vient d'être bombardée!...

Eh bien, il paie aussitôt le champagne à tous ses amis... C'est devenu un usage qui a force de loi... de loi martiale ?



Les hasards du jeu de l'auto.

Actuellement nos préfets circulent à travers leur département dans des automobiles réquisitionnées par l'autorité militaire. L'origine de ces autos est amusante.

C'est ainsi que le préfet de l'Indre se promène dans l'auto de Cléo de Mér.de; celui de la Sarthe dans la voiture du professeur Doy.n; celui de la Lozère dans la quarante-chevaux du fameux « docteur » Maca.ra; celui de la Creuse circule dans un vieux « tacot » ayant appartenu à..... Roch.t.e!



Le client reconnaissant.

Les avocats à la Cour d'appel de Paris avaient envoyé, à l'occasion du nouvel an, des cadeaux à nos troupiers. Un des maîtres du barreau vient de recevoir de l'un de ces soldats ce mot qui mérite d'être reproduit :

Cher Maître,

Sûr que vous ne savais pas qui vous écrit pour vous remercier ! C'est Léon P... Votre cadot m'a fait très plaisir d'autant que ça viens d'un avocat. J'ai en effet passer en jugement à la fin juillet dernier devant ce bon Monsieur Hubert Dupuis et il m'a acquitté. Quand vous le verrez dites-lui bien bonjour pour moi. Il doit bien encore s'en souvenir. N'oubliez pas de serrés la main de ce brave M. Henri-Robert (le battonnié) : il m'avait procuré pour passer en jugement un avocat de derrière les fagots, Maître Oudart.

Dites à tous ces messieurs bonjour et souheitez-leur beaucoup de choses et des amitiés sans fin et reconnaissantes de :

Léon P....

Soldat au ..., 4^e bataillon.

Cette lettre a fait le tour du Palais de Justice qu'elle a mis en joie.

Querelle d'Allemands.

On s'est quelque peu étonné dans les milieux artistiques de notre pays de constater que les grands peintres de Berlin n'ont, jusqu'à ce jour, pris aucune part aux manifestations gallophobes des soi-disant intellectuels allemands.

La raison de cette abstention pourrait bien avoir pour origine une vieille querelle qui mit aux prises Guillaume II et l'Académie des Beaux-Arts de Berlin, il y a une vingtaine d'années.

A cette époque, le kaiser avait pour amie Mme Wilmar-Par..ghi, femme-peintre d'origine hongroise, qui s'était établie à Berlin et y avait même épousé un lieutenant en retraite du nom de von Wilmar.

En 1895, le kaiser posa devant son amie en uniforme de cuirassier et, l'année suivante, celle-ci envoya le portrait au Salon qui le refusa. Furieuse, l'artiste alla alors trouver son impérial protecteur qui fit aussitôt appeler Anton von Werner, président de la commission qui avait refusé l'œuvre de Mme Wilmar-Par..ghi. Guillaume insista, pria, menaça pour que celle-ci fût reçue. Rien n'y fit, et, pour couper court au scandale, Anton von Werner donna sa démission ainsi que les autres membres de la commission. Une seconde commission fut nommée par le kaiser lui-même et celle-ci, naturellement, reçut à l'unanimité le portrait de l'impérial histrion...

Mais il subsista entre Guillaume II et les grands peintres berlinois une rancune si tenace qu'elle dure encore.



La guerre adoucit les mœurs.

La Bourse ne semble pas devoir reprendre de sitôt son animation d'antan. Les gens qui y fréquentent actuellement ont l'air d'être à un enterrement.

Il n'y a plus de ces batailles, de ces disputes où le langage fleuri des poissardes de la halle se mêlait à l'argot coulissier.

Un vieil habitué de là-bas — il y crie des journaux depuis plus de vingt ans — le père La Cote, eut l'autre jour à ce sujet un mot délicieux, plein de psychologie profonde :

— On ne s'eng... plus, dit-il : c'est pour ça que les affaires vont si mal.

Ma foi, c'est peut-être vrai!



La mode tricolore.

Le mois de février touchera bientôt à sa fin, et déjà l'on voit quelques élégantes arborer fièrement sur leurs chevelures blondes ou brunes de mignons chapeaux de paille. Le soleil a lui durant quarante-huit heures: c'en a été assez pour que nos coquettes prissent aussitôt une allure printanière.

Parmi, les modèles créés cette année par l'imagination féconde des modistes parisiennes, signalons-en un vraiment au goût du jour que la jolie Yve..e P.rti.y promenait l'autre soir, au Café de la Paix : sur un fond de paille blanche une guirlande de camélias rouges et bleus était disposée.

Le chapeau tricolore! Allez donc dire après cela que nos Parisiennes ne sont point patriotes!



Les gaietés de la tranchée.

Un de nos amis, engagé volontaire au début de la campagne et sous-lieutenant depuis octobre dernier, est brusquement appelé par une sentinelle de sa tranchée. On aperçoit une patrouille allemande dans le demi-jour du matin.

— Feu de salve à huit cents mètres! commande aussitôt le lieutenant, qui prend sa distance au petit bonheur et surveille l'effet du tir; mais, bientôt, il s'écrie avec dépit :

— C'est raté! Les voilà qui détalent. Mettez la hausse à mille mètres.

— Mince alors! s'exclame un « poilu »: voilà que nous avons progressé de deux cents mètres!





Adresser les Mandats-poste au Directeur
de LA VIE PARISIENNE, 29, rue Tronchet, Paris

PRIX	Broché	30 fr. (Etranger : 36 fr.)
	Reliure anglaise.	37 fr. — 40 —
	Demi-Chagrin.	40 fr. — 43 —

Feuilleter le dernier volume de LA VIE PARISIENNE, c'est vivre une année de la vie mondaine, artistique, sportive de Paris ! C'est le plaisir le plus délicat que puissent goûter les élégants et les lettrés.

CONSERVEZ VOTRE COLLECTION de "LA VIE PARISIENNE"

En la reliant vous-même avec le TERPI

Nous sommes heureux de pouvoir présenter à nos abonnés le nouveau relieur **TERPI** de la Maison TERQUEM, qui réunit tous les avantages de la reliure fixe et de la reliure mobile. Avec le **TERPI**, inutile d'attendre un semestre pour relier votre Revue. Vous pouvez immédiatement assembler les fascicules au fur et à mesure de leur apparition; donc, plus de numéros abîmés ou égarés. Avec le **TERPI** vous avez la faculté d'enlever et de replacer les fascicules à volonté. Le **TERPI** avec son dos rigide et son élégante apparence peut être placé dans toutes les bibliothèques.

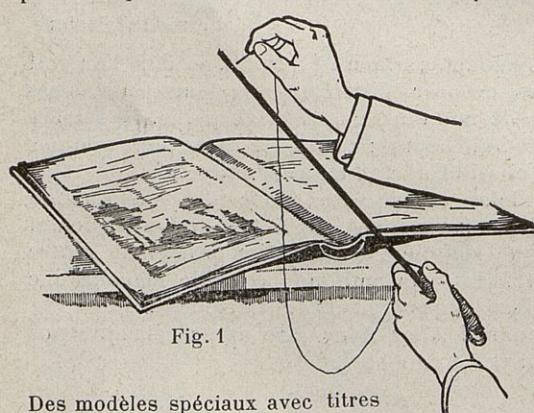


Fig. 1

Les trois figures ci-contre représentent le mode d'emploi de la reliure **TERPI**.

- 1^o Faire passer le fil dans le trou de la navette (fig. 1);
- 2^o Passer la navette à l'intérieur du dos (fig. 2);
- 3^o Saisir le bout du fil et retirer la navette vers soi, ce qui provoque le déroulement de la bobine (fig. 3);
- 4^o Fermer le **TERPI**, couper les deux extrémités du fil et nouer solidement sur l'angle du dos intérieur.

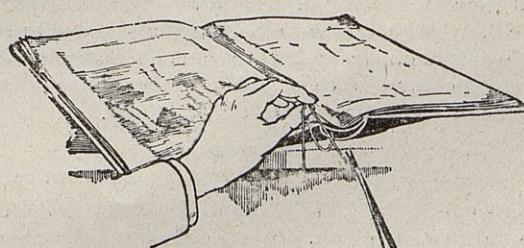


Fig. 2

Des modèles spéciaux avec titres
ont été établis pour

La Vie Parisienne

Ils sont en vente, 29, rue Tronchet
aux prix suivants :

4 fr. 50

franco de port et d'emballage pour la France

3 fr. 75

pris dans nos bureaux

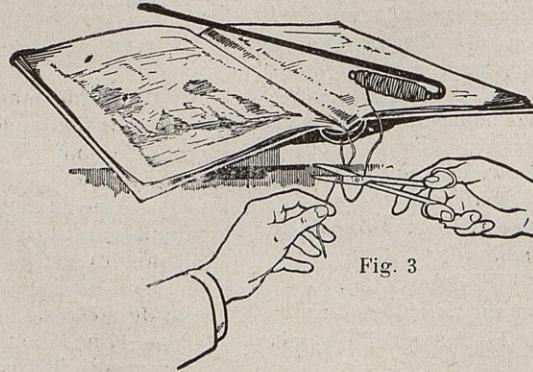
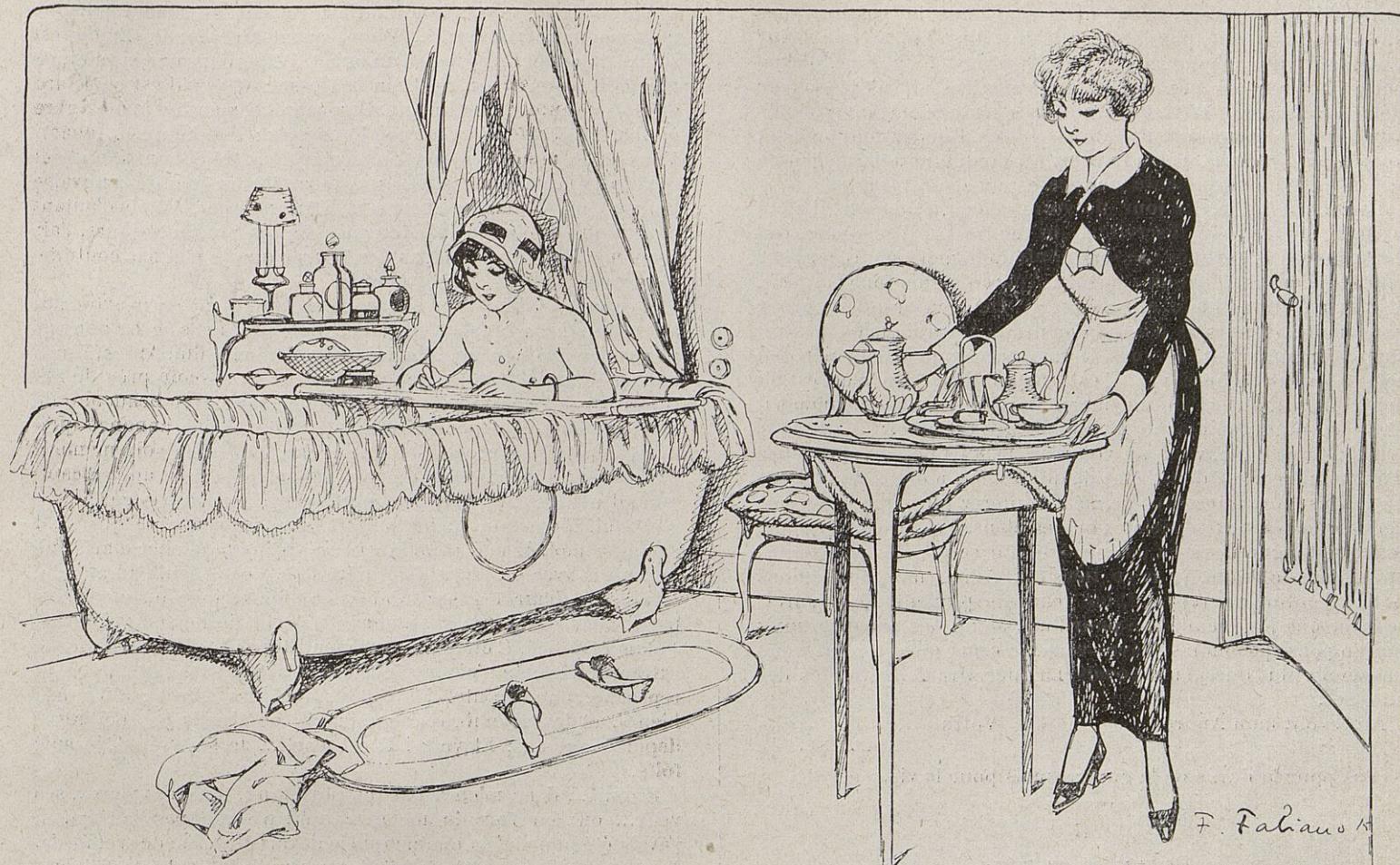


Fig. 3

L'avantage du **TERPI** sur tous les autres relieurs, c'est de former un volume élégant, solide, agréable à feuilleter, s'ouvrant bien. Son maniement est excessivement simple.

Le **TERPI** se compose d'un dos en métal formant gouttière, entouré ou non d'un cartonnage souple ou résistant.



LE RÔLE INGRAT

I

MADAME DES HURLUS, née ROLLEBOISE, à M. ANDRÉ LE HAUDOUIN, caporal de la réserve de la territoriale (G. V. C.), à X..., par Z...

Le ... août 1914.

MON AMI,

Quand recevrez-vous cette lettre? On prétend que la poste est si lente, si capricieuse! Et puis, je vais tout vous dire (vous savez que je ne mens jamais): je ne vous ai pas écrit tout de suite. Il y a aujourd'hui une semaine que vous êtes parti. Une semaine! Comme le temps file! C'est effrayant. Je n'ai pour ainsi dire pas cessé de penser à vous. Tout me rappelle le cher absent. Mon mari lui-même. Il a pour vous une affection si vraie, si chaude! Il est au moins aussi triste que moi. C'est lui qui m'a demandé tout à l'heure: « Tu as écrit à Le Haudouin? » Je n'ai jamais osé lui avouer que non. Il ne m'aurait point pardonné. Et vous, me pardonnerez-vous?

Mon ami, je suis accablée, désemparée. Cette guerre me tuera! Je sais bien qu'il faut faire abnégation de ses intérêts privés dans une calamité publique, mais vraiment, à nos âges, nous étions en droit de compter que nous avions fixé notre destin. Moi, je croyais que nous n'avions plus qu'à nous laisser vivre tout doucement. Hélas!...

Votre départ a été pour moi un déchirement, et surtout une stupeur. Je crains que vous ne vous en soyiez pas aperçu. Vous m'avez reproché quelquefois de n'être pas expansive. Ah! mon ami, je vous assure qu'une femme est bien malheureuse de n'avoir pas le don des larmes, quand elle sent que son apparente indifférence fait douter d'elle celui qu'elle aime par-dessus tout! Croyez, d'ailleurs, que je me suis ratrappée lorsque vous n'avez plus été là. J'ai eu comme une espèce de crise de nerfs. Ma femme de chambre était aux cent coups. Elle m'est profondément dévouée, et elle vous a toujours connu à la maison puisqu'elle n'y est entrée que deux mois après vous. Elle a des imaginations, des délicatesses naïves qui me font sourire et qui

me touchent. Ainsi, le soir de votre départ, elle a changé tous les rubans de mes chemises. Ils étaient roses, elle les a mis bleus, et quand je lui ai demandé pourquoi, elle m'a répondu en baissant les yeux: « C'est moins gai. » Je trouve cela idiot et charmant. J'ai senti que je pouvais lui dire n'importe quoi. Quel soulagement! Mon mari me comprend mieux et je lui dis aussi presque tout, mais d'une façon détournée, et dans ces moments-là, vous savez, on n'a pas le cœur à faire des phrases.

Ce qui étonne le plus cette brave Juliette, c'est que vous soyez encore d'âge à être mobilisé, dans une certaine mesure. Elle n'en revient pas. Elle me corne tout le temps aux oreilles:

— Je n'aurais jamais pensé que M. André fût si jeune. Quarante-cinq ans! Monsieur, qui a plus, paraît moins.

J'ai fini par lui faire observer que ces considérations et ces comparaisons d'âge étaient désobligeantes pour moi. Alors elle a changé d'antienne et a voulu me persuader qu'il est flatteur que vous soyez soldat, mais humiliant que vous le soyez si peu.

— Pour tant faire, dit-elle (je vous cite le mot à mot), si j'étais que de Madame, je préférerais qu'il soit au front. Là, on sait ce qu'on risque. Madame a l'ennui d'être séparée de celui à qui elle s'intéresse: elle n'a pas le mérite et la consolation de trembler pour lui.

Quand je vous dis qu'elle a des réflexions impayables! Le plus impayable est qu'il y a quelque chose de vrai. Evidemment, je ne souhaite pas d'avoir à trembler pour vous. Oh! Dieu! j'en mourrais! Mais quand on me demande (avec la perfidie que vous devinez): « Où est Le Haudouin? » le fait est que je n'ose pas répondre: « Il garde un pont. » Je sais pourtant mieux que personne combien ce métier doit vous paraître, non seulement fastidieux, mais pénible. Vous êtes beaucoup plus douillet qu'Emile, sans en avoir l'air. Il se passe de tout, et vous ne vous passez de rien. Vous êtes très maniaque, vieux garçon! Et il est facile comme un vieux mari.

Au moins avez-vous ce qu'il vous faut, à peu près? Que vaut le souper, que vaut le gîte? Je ne fais aucune allusion au reste,

puisqu'il est convenu entre nous que nous le passons sous silence autant que possible. Mais le bain? Votre cher bain? Comment vous arrangez-vous? Ecrivez-moi bien tout, même cela. Ne craignez pas les détails vulgaires. Il n'est plus de détails vulgaires. Tout est grandi par les circonstances. Vous voyez que je songe aux moindres choses. Rendez-moi justice: vous me reprochez d'être frivole; est-ce que je ne vous paraît pas devenir une excellente maîtresse de maison? *Is it not?*

Parlons d'Emile. Le jour de votre départ, et depuis, il a été parfait, de tact, de discrétion, de tendresse. Il me couve des yeux, mais à la dérobée. Je sens continuellement son regard sur moi et je ne le rencontre jamais. André, je suis tout pour lui, et son affection fidèle, attentive, est une bien grande douceur pour moi: je ne sais pas comment je pourrais m'en passer, surtout maintenant. Je vous le dis, parce que je sais bien que cela ne vous fâchera pas. C'est trop naturel. Un mari est un mari. Mais Emile est-il un mari? Parfois je me demande s'il n'est pas plutôt né amant. Ah! que la vie est bête!

Mais, dites donc, voilà un volume! Je suis presque honteuse d'avoir pu l'écrire, dans l'état de dépression morale et nerveuse où je suis. Au moins vous ne me raconterez plus que je ne sais écrire que des cartes postales ou des bleus. J'espére bien qu'une lettre si longue ne sera pas perdue. Ce serait de la déveine! Mais, dans le doute, je m'en tiens là. Adieu mon ami. Allons bon! l'émotion me reprend, les yeux me piquent. Je voudrais trouver une jolie tendresse pour finir. Je ne sais pas dire, mais je n'en pense pas moins. Savez-vous, je crois que je vous aime beaucoup plus que je ne croyais. La guerre rarrangera bien des choses...

Au revoir, mon André.

Votre

MADELEINE.

(Pas pour la durée de la guerre, mais pour la vie.)

II

De la même au même.

Septembre 1914.

Ecoutez, mon bon ami: vous n'êtes pas raisonnable, et même pas très gentil! Vous savez combien ce qui vous touche m'affecte, et vous ne m'épargnez pas vos plaintes, entre nous, bien exagérées. Au début de la campagne (si je puis employer ce mot sans ironie en m'adressant à vous), j'attendais vos lettres comme le Messie, et elles n'arrivaient jamais. A présent je vous avoue que je les redoute, car chacune me coûte une nuit de sommeil, et elles arrivent tous les soirs!

Vous vous assommez: vous n'êtes pas le seul. Croyez-vous que je m'amuse? Et ce pauvre Emile! Le village de X..., où votre détachement se morfond, n'est qu'un cloaque, et vous êtes perclus de rhumatismes? Mon cher André, vous êtes bien la première personne à qui j'entends dire que la boue donne des rhumatismes, puisqu'on s'y baigne exprès pour les guérir. Il est vrai que c'est à Dax, où on la paie son prix. Oh! le snobisme! Vous me suppliez d'agir auprès des personnes influentes que je puis connaître, pour vous faire tirer de là et envoyer n'importe où, fût-ce au front. Vous trouverez bon, mon cher ami, que je ne prête pas les mains à une folie pareille. J'ai souci de votre réputation et de votre existence. Elle m'est précieuse, vous n'avez pas le droit de la risquer, et c'est mal, très mal de ne penser qu'à vous. Emile est absolument de mon avis. Il ne s'est jamais mieux porté. Il me charge de vous faire ses amitiés, auxquelles je joins les miennes, et mes baisers les plus tendres.

Votre

MAD.

III

De la même au même.

Octobre 1914.

MON ANDRÉ,

Je deviens folle! Je n'ai plus que vous au monde. Hier, j'ai cru que j'allais partir brusquement et venir vous retrouver à X... Sans Juliette, j'allais réellement commettre cette inconséquence. Elle m'a prêchée, elle m'a remontée, elle m'a gardée de force à la maison. Ah! on est bien heureux d'avoir de si bons serviteurs dans des circonstances aussi terribles! Mais vous ne devez rien comprendre à ce que je vous écris. Je vais essayer de mettre un peu d'ordre dans mes idées, ce n'est pas commode.

Avant-hier... non : lundi... Cela revient au même puisque nous sommes mercredi... Donc, avant-hier lundi, Emile est rentré déjeuner à une heure un quart. J'étais dans une inquiétude mortelle. Vous savez, c'est ma faiblesse : dès qu'il est en retard de cinq minutes, mon imagination marche, marche, je me figure qu'il a été écrasé dans la rue. Et pensez : une heure un quart! Vous savez mieux que personne que nous déjeunons à midi et demi, et que la seule chose qui le mette un peu de mauvaise humeur, c'est quand on sert à midi trente-cinq. J'étais d'autant plus inquiète que je lui trouvais, depuis plusieurs jours, l'air soucieux. Je ne vous l'ai pas écrit parce que je n'ai pas coutume d'ennuyer les gens de mes ennuis.

Il se met à table après s'être excusé poliment de m'avoir fait attendre. Je ne boudais pas, bien entendu, mais je ne pouvais pas avaler une bouchée. Le déjeuner a été vite fini. Après, il m'a emmenée dans mon petit salon. Il m'a fait asseoir près de lui. Il m'a pris les deux mains, et très doucement, avec beaucoup de ménagements, et cependant tout de suite, il m'a annoncé qu'il avait demandé à reprendre du service et que le soir même il partait. Je n'ai pas besoin de vous rappeler qu'il est ancien capitaine d'artillerie, et que, par conséquent, il ne va pas garder un pont, lui. Mon ami, je ne saurais vous exprimer ce qui s'est passé en moi. Il m'a semblé que je voyais mon cher mari, que je causais avec lui pour la dernière fois. J'étais seule au monde. J'avais un chagrin épouvantable, comme le jour où vous êtes parti, mais j'avais un sentiment de fierté, de devoir accompli. J'étais résignée. C'était un sentiment horrible et d'une douceur extraordinaire. Je n'ai pas pleuré, je n'ai pas laissé échapper un reproche, une plainte. J'ai dit du bout des lèvres : « Tu fais bien », et je l'ai embrassé comme je ne l'avais pas embrassé depuis vingt ans. Et voilà! Il est parti... Je suis seule, je suis folle.

Et puis... il ne m'en a pas dit plus long, mais ses yeux... ses yeux... ont eu l'air de me dire qu'il n'aurait pas fait ça, si j'avais été pour lui la femme que je devais être. J'ai des remords. Je vous dis que je suis folle! Ecrivez-moi. Et surtout, oh! surtout, que ce ne soit pas encore pour geindre. Pensez à Emile, mon ami.

MADELEINE.

IV

De la même au même.

Novembre 1914.

Emile vient encore d'être cité à l'ordre du jour! Je veux que vous soyez le premier à l'apprendre. Il est proposé pour la Croix! Je ne vis plus, mais je suis bien fière et bien heureuse.

M.

V

De la même au même.

Décembre 1914.

Emile est blessé. Cela ne pouvait pas finir autrement. Il se bat comme un furieux. Son colonel m'a écrit que c'est un héros. A son âge! C'est insensé. Ah! je vais bien le gronder! Quelle mauvaise tête! Heureusement, la blessure est, paraît-il, légère, et pour comble de joie, nous avons obtenu qu'il soit évacué sur Paris, à l'hôpital Américain. Cet hôpital est une merveille. Je le connais, je l'avais visité il y a deux mois. Je ne me doutais guère que j'y reviendrais soigner mon mari. Car j'ai aussi obtenu la permission de le soigner moi-même. Je vais le revoir, et le voir tous les jours, nuit et jour! Je ne me trouve pas trop à plaindre, malgré mes angoisses, que vous concevez. Pardonnez-moi le décousu de cette lettre, où il me semble que je ne vous parle que de nous. Je pense bien à vous tout de même. Ecrivez-moi. Et votre sciatique? Sciatique ou lumbago? je ne me rappelle plus, pardon.

Mille bonnes amitiés.

M.

VI

De la même au même.

Janvier 1915.

MON CHER AMI,

Je m'empresse d'abord de vous annoncer une bonne nouvelle qui vous fera sûrement plaisir : la blessure d'Emile (qui était un

PRÈS D'YPRÉS, ENTRE DEUX BOMBARDEMENTS

Dessin d'après nature d'Édouard Touraine.



— Les Allemands nous bombardent d'obus, les Français me bombardent de déclarations : Vraiment, par le temps qui court, une petite blanchisseuse a bien du mal à tenir le linge et sa réputation propres.

peu plus grave qu'on ne m'avait dit) est enfin cicatrisée. Il a quitté l'hôpital hier, et il a un mois de convalescence, après quoi il retournera au front.

J'ai appris une autre bonne nouvelle, et qui m'a fait aussi un véritable plaisir : c'est que votre temps d'épreuve est fini et votre classe est renvoyée, comme on dit, dans ses foyers, — provisoirement, mais il n'y a que le provisoire qui dure. Vous allez donc rentrer dans la vie civile, pour laquelle, soit dit sans vous froisser, vous êtes mieux fait que pour la vie militaire. Je partage votre joie, et j'aurais été charmée de vous revoir. Emile en aurait été charmé pareillement; mais il est probable que nous nous croiserons, et que nous quitterons Paris, Emile et moi, au moment où vous y arriverez. Vous pensez qu'il a grand besoin d'air et que notre chère paisible Normandie sera bien plus propice à sa convalescence que notre bruyante avenue Charles-Floquet. Lorsque Emile retournera au front, je demeurerai à la campagne : cela me paraît, et à lui, plus convenable.

Je n'aurai donc pas d'ici à longtemps le plaisir de vous rencontrer. J'en suis fâchée. D'autant qu'après les hostilités, s'il n'est pas arrivé malheur à mon grand fou de héros, nous avons l'intention de vivre beaucoup l'un pour l'autre. Que voulez-vous, mon ami ? La guerre, je crois déjà vous l'avoir écrit, rarrange et dérange bien les choses !

Je vous envoie mes meilleurs souvenirs.

HURLUS-ROLLEBOISE.

Pour copie conforme : ERMELINE.

BUSINESS AS USUAL

Business as usual... C'est le titre d'une récente revue, dans un grand music-hall londonien. Cela veut dire : *Les affaires vont comme d'habitude*. C'est à peu près, si l'on veut : *La séance continue*. Les Anglais ont bien de la chance !

Et, en effet, leurs journaux continuent à paraître, leurs théâtres jouent, leur censure est discrète, et toutes les fantaisies, en matière de pain, n'ont cessé d'être tolérées. Un seul ennui, qu'ils ont subi avant nous : l'extinction des feux (style militaire) obligatoire pendant la nuit. De sorte que les gazettes de Londres publient des caricatures où l'on voit les passants attardés perdus dans les ombres opaques de Regent Street, et cherchant désespérément, à la lueur timide d'une allumette, un restaurant plongé dans des ténèbres plus noires que celles de l'*« inexorable Erèbe »*, ainsi que s'exprimait M. de Heredia....

Mais l'humour anglais n'a pas désarmé. Il blague, avec une étonnante insouciance, toutes les « nouveautés » apportées par la guerre. Les malicieuses pantomimes de Noël : *Alice in Wonderland*, et le délicieux *Peter Pan*, de J.-M. Barrie, ont eu, comme tous les ans, un succès fou. Il y a peu de temps, M^{me} Régine Fl.ry, qui est Parisienne, et même montmartroise, faisait salle comble à l'*« Empire »*. Et les Anglais applaudissaient, drapée d'un pavillon tricolore, une ancienne artiste de l'*Olympia*, M^{me} Del.sia, dont ils disent qu'elle est « l'incarnation de la patrie française ». Certes, M^{me} Del.sia a des jambes estimables ; mais de là à être « l'incarnation de la patrie française ! » Les Anglais exagèrent un peu.

Quand leur gaieté semble choquer leurs alliés, ils sont étonnés, sincèrement. Ils demandent : « Qu'est-ce que nous devons faire ? Creuser des tranchées dans Oxford Street ? construire des gabions sur nos toits pour amortir le choc des bombes des zeppelins ? mettre nos valeurs à l'abri ? enterrer nos pianos dans Hyde-Park ? »

Ils appellent les zeppelins les « zepps ». Ils disent cela gaîment, et l'on sent qu'ils considèrent les menaces allemandes du haut de l'orgueil anglais, avec un peu de pitié et d'ironie. Ils s'amusent. Ils sont un peu enfantins. Ils ont la gaieté d'une nursery. Et cette facile gaieté française qui consistait à se moquer de tout, vous sentiez bien qu'elle avait disparu de France, qu'on ne la trouvait presque plus à Paris ; or, savez-vous où elle est ? Elle est à Londres ! C'est prodigieux ce que la guerre aura changé de choses. La France est devenue calme et sévère et s'est fait le visage des déesses guerrières. Et l'Angleterre est imprégnée, actuellement, de cet esprit frondeur, léger, imprévoyant, que nous croyions être si spécialement français...

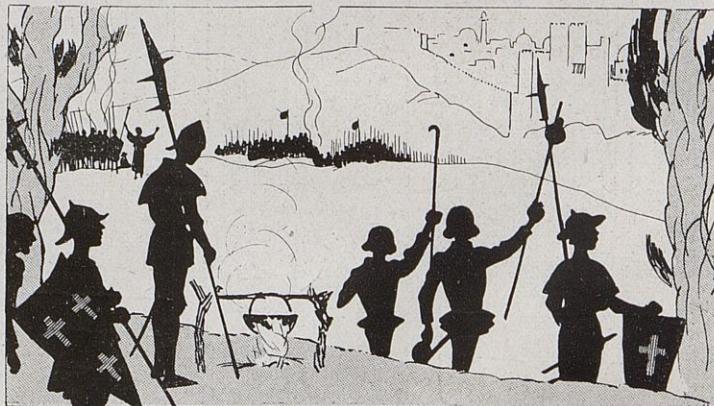
HERVÉ LAUWICK.

FEUX DE BIVOUAC

Que de souvenirs héroïques sont mêlés à la cendre des bivouacs que les soldats de France ont allumés dans tous les pays du Vieux Monde ! Que de silhouettes d'humbles et vaillants guerriers et de capitaines victorieux surgissent de la lueur rougeâtre des tisons !



Vercingétorix préparant le « communiqué » de la victoire de Gergovie.



Les pèlerins-guerriers de Godfrey de Ibelin devant les murs de Jérusalem.



Le brave et joyeux Béarnais, toujours gourmand, faisant mettre une oie à la broche faute de pouvoir mettre une poule au pot.



Le Grand Roi surveillant le passage du Rhin, en regrettant que « sa grandeur l'attache au rivage ».



Les volontaires de 93, qui, eux aussi, dans la forêt de l'Argonne, n'avaient pour souper que quelques patates, mais faisaient leur dessert d'un morceau de *la Marseillaise*.



Le grand Empereur au petit chapeau, à la veille de la bataille d'Iéna, expliquant à ses généraux comment il découperait la Prusse.



Nos Africains, le bouillant Lamoricière, le créateur des zouaves, et le valeureux général Danrémont, qu'un boulet de canon priva de la gloire de conquérir Constantine.



Et nos « poilus » enfin, les vainqueurs de la Marne et de l'Yser...

Feux de bivouac, autour desquels, des Vosges à la mer du Nord, la France en armes veille et combat, vous êtes les étoiles de la nuit d'angoisse qui précède l'aurore triomphante de la Liberté. Sentinelles, garde à vous! L'aube est proche; déjà, à l'horizon, n'en apercevez-vous pas les premières lueurs?...

LA GUERRE ET LA MODE

(Conseils à l'usage des hommes du monde qui gardent les ponts.)

Il ne faut pas nier que les événements actuels aient une répercussion sur la tenue des hommes soucieux de leur élégance. L'Etat s'est chargé de pourvoir aux besoins vestimentaires de la plupart des jeunes hommes: il a habillé les uns de capotes, les autres de dolmans ou de vareuses; il leur a donné des pantalons de drap ou de velours; il a recouvert le calot rouge de leur képi d'une housse bleue, et il leur laisse le soin de conquérir le ruban rouge ou jaune qui ornera leur tunique, ou la couronne de lauriers qui ceindra leur front.



Si le peu de ressources qu'offrent aux armées en campagne les villes dévastées dans lesquelles elles séjournent ne permet pas aux combattants de prendre quelque initiative au sujet de leur tenue de marche ou de tranchées, par contre, les réservistes territoriaux, vivant, soit près de leurs foyers, soit dans des endroits où le commerce est resté prospère, peuvent obtenir quelques effets pittoresques en mariant avec goût les teintes et la coupe de leurs effets civils aux couleurs et à la forme des vêtements qu'ils auront reçus de l'intendance militaire.



Mais il importe d'agir avec un tact extrême et de ne pas associer indiscrètement les nuances crues d'un pyjama, par exemple, au noir sévère de la capote des artilleurs; de même les bottines vernies à tiges claires seront le plus souvent d'un effet déplorable si elles accompagnent la maussade couverture grise qui protège le facteur contre le froid rigoureux des nuits d'hiver.

Mieux vaut, en effet, sacrifier à l'élégance quelques vêtements [neufs que de vouloir à toute force profiter des circonstances pour achever d'user les vêtements moins frais qui

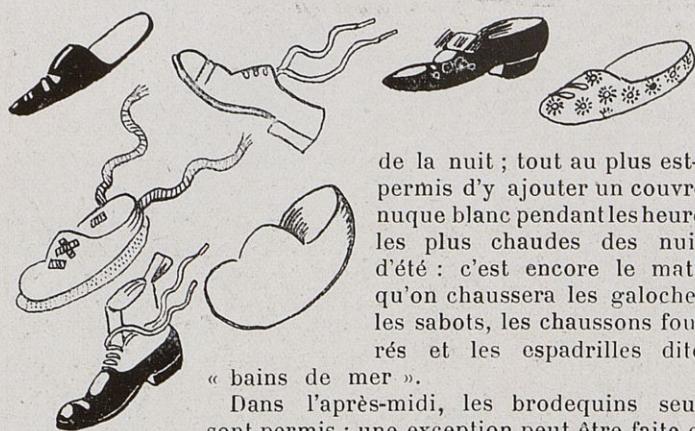


restent en garde-robe. Les hommes du monde, astreints à la glorieuse tâche de garder nos ponts et nos chaussées, seront émus et fiers, à l'heure de la victoire, d'énumérer les culottes, les pantalons et les chaussures qu'ils auront usés dans les salles d'attente ou sur le ballast des voies ferrées: ils en consigneront le montant par écrit: tous ces intéressants mémoires s'en iront grossir les livres d'or du ministère de la Guerre.

C'est pour monter les gardes du matin que la tenue pourra se montrer le plus négligemment abandonnée: de six heures à midi le pantalon civil souffrira sans douleur le voisinage du bourgeois ou de la capote bleue: le képi fourni par l'Etat se porte à toutes les heures du jour et







de la nuit; tout au plus est-il permis d'y ajouter un couvre-nuque blanc pendant les heures les plus chaudes des nuits d'été: c'est encore le matin qu'on chaussera les galoches, les sabots, les chaussons fourrés et les espadrilles dites « bains de mer ».

Dans l'après-midi, les brodequins seuls sont permis: une exception peut être faite en faveur des bottines dont les tiges claires seront cirées ou passées au brou de noix et des escarpins accompagnés de guêtres foncées: la capote, la vareuse, le veston ou la tunique remplaceront le bourgeois du matin: la cravate ne devra pas être trop voyante: le veston, pour être bien tiré sur le ceinturon, devra être croisé ou, dans tous les cas, avoir les devants carrés plutôt que ronds; la jaquette ne devra, sous aucun prétexte, faire partie de la tenue des réservistes territoriaux, la redingote et les habits de soirée sont également proscrits, le smoking sera toléré à condition d'être accompagné d'une chemise de flanelle de nuance neutre.

Quelques arbitres ont pourtant décidé que l'habit pourrait être utilisé à condition d'en supprimer les pans et d'avoir un pantalon rouge: ils prétendent que l'homme ainsi vêtu paraît porter la veste de petite tenue de l'infanterie; rien pourtant n'autorise à croire que cet accoutrement soit d'une élégance qui s'impose irrésistiblement.

C'est seulement après la soupe du soir qu'on peut endosser, par-dessus la capote, la série des vêtements chauds: pardessus, ul-

Joli négligé du matin pour G. V. C.: cette élégante combinaison civile et militaire se fait en toutes nuances.

sters, pelerines, pelisses, manteaux vénitiens; la robe de chambre pourra servir également, mais il faudra piquer chacun de ses brandebourgs de trois ou cinq boutons d'uniforme: le bonnet de coton, le passe-montagne ou la calotte de velours se mettent sous le képi, à moins que les chefs de corps n'aient donné des instructions spéciales à ce sujet.

Ces quelques conseils, exempts de toute prétention, permettront aux réservistes territoriaux peu coquets d'améliorer leur tenue à peu de frais s'ils le jugent utile: nous espérons aussi qu'ils orienteront les facultés de ceux qui sont plus raffinés vers un désir de confortable et de mieux-être qui leur feront supporter plus allégrement les fatigues auxquelles tous sont astreints en ce moment.

Baronne FLOUPETTE.

Petite correspondance

Sergent M. — Pour éviter le dépôt noir que laisse sur votre visage la fumée des locomotives, essayez la pâte Antinigra: on en dit le plus grand bien.

Vareuse juponnée faite avec un pardessus raglan: chic et pratique (recommandée aux rhumatisants).



Les "Caractères" de la Guerre

Le Pessimiste.

Jamais, non jamais, le pessimiste ne s'en est tant donné! Si la guerre n'existe pas, il faudrait l'inventer... pour lui...

Autrefois, — pensez donc! — le pauvre, il n'avait pas grand chose à quoi se prendre: des explosions de mines, des assassinats qui n'avaient d'intérêt que par la qualité des personnes supprimées; jamais par leur quantité, des incendies dans des quartiers excentriques, des scandales mondains ou politiques, d'une monotonie décourageante, enfin des catastrophes de rien du tout.

Que sont ces misérables accidents en comparaison d'une guerre européenne?

Notre pessimiste est, si l'on peut dire, gavé d'horreurs.

Cependant (telle est l'inquiétude de sa nature), ça ne lui suffit pas. Les hécatombes du « communiqué », les désastres et les tueries des récits particuliers, les rapports « d'atrocités » ne servent qu'à lui faire soupçonner pis encore. Il prend un air sombre, renfrogné, et grommelle, mais assez haut pour qu'on l'entende: « *C'est très joli, tout ça; mais, naturellement, on nous cache quelque chose* »...

On l'interroge, alors, par politesse, et aussi parce que l'on a toujours une vague déférence pour ceux qui ne se contentent pas des renseignements à l'usage de tout le monde. Alors, ravi, il s'épanche :

— Vous comprenez bien que c'est louche, très louche. Si les Russes étaient si forts que ça, il y a longtemps qu'ils seraient sur la route de Berlin. La vérité est qu'ils n'ont ni canons, ni chemins de fer, et qu'ils n'ont pas encore mobilisé...

« Et nous? Qu'attendons-nous pour prendre l'offensive? Il y a deux millions d'hommes dans les dépôts. Que font-ils?

« Notez que je ne doute pas un instant de la victoire finale. Mais c'est une affaire de trois ans, au bas mot... Ne vous récriez pas: je ne parle jamais sans réfléchir. Et quant au Japon, voulez-vous me dire ce qu'il est allé faire à Kiao-Tchéou?... »

Le pessimiste n'est pas nécessairement du sexe fort. Il comporte une variété féminine, non la moins importante. La pessimiste vit dans une agitation constante, et elle aime beaucoup la société. Elle éprouve un pressant besoin de s'épancher dans le sein de quelques confidences. Elle fait aussi une consommation effrénée de petits drapeaux montés sur épingle. Au demeurant une bonne personne, sans malice réelle. Une douce raseuse!

Le pessimiste a tellement pris l'habitude de vivre comme il vit actuellement, affairé, bavard, et un masque funèbre placé sur sa figure souvent pleine de santé et de gaieté, qu'on se demande comment il vivra quand la paix sera signée et la prospérité revenue.

Il est vrai qu'il est bien capable de ne s'apercevoir de rien!

Le-Monsieur-qui-croit-tout-ce-qu'on-raconte.

Il ne faut pas confondre Le-Monsieur-qui-croit-tout-ce-qu'on-raconte avec l'homme crédule. Loin de là! Souvent même, avant la guerre, c'était un sceptique, un homme à qui on en faisait difficilement accroire. Mais, depuis le 2^e août, il est devenu mol comme cire vierge et prêt à toute empreinte.

Comme aucune horreur n'est strictement invraisemblable et qu'en effet les Prussiens sont capables de tout, il n'a aucune raison de discuter ce qu'il y a dans les journaux, ce qui traîne dans les conversations. Il croit dur comme fer à l'histoire du prisonnier auquel on a coupé les pieds (sans doute pour l'empêcher de s'évader), à celle du fossoyeur qui enterre pêle-mêle les vivants et les cadavres en disant: « Si on les écoutait, il n'y en aurait jamais un de mort! » etc., etc... Il ne s'inquiète ni du côté artiste, signé, trop définitif de ces anecdotes, ni de l'anonymat singulier qui en caractérise les héros et les auteurs. Il les accepte, voilà! Et moins il les discute, plus il se croit discipliné et bon patriote.

Le-Monsieur-qui-croit-tout-ce-qu'on-raconte ignore d'ailleurs lui-même ses sources. Il ne se rappelle jamais si la chose lui a

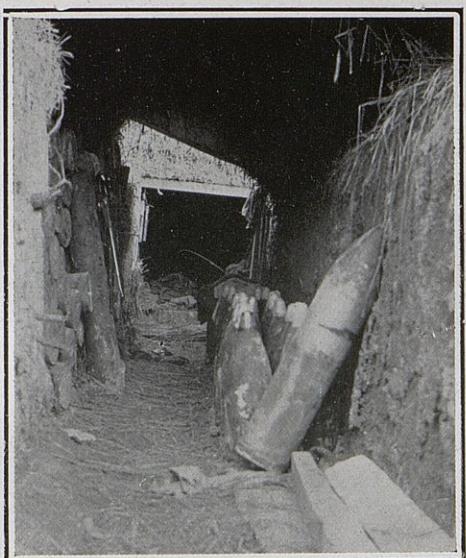
L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



LA SUISSE VEILLE

Les Suisses, sur les montagnes de la frontière allemande, hissent des pièces d'artillerie pour protéger leur neutralité.



UNE SOUTE A OBUS

Le garde-manger d'une batterie de 155.



LE COUP VIENT DE PARTIR!

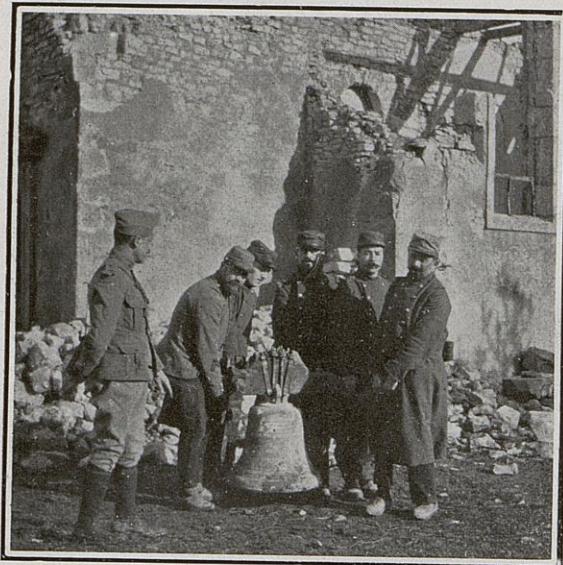
Le recul a fait glisser la pièce de sa plate-forme, à cause du verglas.



LEURS PRISONNIERS DE GUERRE
Soldats bavarois, arrachant les femmes et les vieillards d'un village lorrain



RASSUREZ-VOUS, CE N'EST PAS UN ZEPPELIN,
mais un dirigeable français à



UNE CLOCHE QUI L'A ÉCHAPPÉ BELLE
De l'église d'Éberviller le clocher s'est écroulé,
mais la cloche est restée intacte.



DANS LES FORÊTS DE L'ARGONNE
Un canon de 95, en batterie sous la neige, dans un fortin improvisé.



LA GUERRE DE TAUPES
Vue extérieure d'une tranchée de seconde ligne.



LE CHAMP DE BATAILLE
A quelques pas, le cadavre d'un Allemand; plus loin, les fils de fer.

L'ALBUM DE GUERRE DE "LA VIE PARISIENNE"

est redéposable à ses lecteurs de presque tous les documents qu'il reproduit. Nous faisons appel à tous les amis de *La Vie Parisienne* pour nous procurer des photographies intéressantes qui seront rémunérées au prix de 10 francs. (Toutes les photographies doivent être adressées à M. le Directeur de *La Vie Parisienne*, 29, rue Tronchet, Paris.)

été dite par un ami, ou s'il l'a vue dans une gazette. A plus forte raison ne peut-il pas savoir que toutes ces « horribles » fantaisies datent de la guerre de Trente-Ans, laquelle les tenait de celle de Cent, et ainsi de suite, en remontant, jusqu'à la retraite des Dix Mille; et que déjà, à cette époque, elles avaient été inventées par des civils au coin du feu, pour corser les données un peu abstraites, un peu sèches du « communiqué ».

Mais, par contre, il a besoin qu'on manifeste à son égard la même bienveillance que lui-même en témoigna pour quiconque alimente sa petite hotte. Car il ne faudrait pas s'imaginer que le M.Q.C.T.C.Q.O.R. se borne à répéter ce qu'il a recueilli. A son tour, il s'essaie dans l'invention. Timidement d'abord, se contentant d'enfler les chiffres. Puis il se lance, il crée de toutes pièces, il s'abandonne au vertige poétique.

Le-Monsieur-qui-a-découvert-le-patriotisme.

Variété redoutable du précédent! A éviter autant que possible. Etait, en général, avant la guerre, un vague quincailler, volontiers antinationaliste, antimilitariste et anti toutes sortes d'istes... Mais les premières journées d'août furent, si l'on peut dire, son chemin de Damas. Il a découvert qu'il était Français et il s'imagine (quelle prétention!) qu'il ne peut y avoir de bons patriotes que ceux à qui cette aventure mystique est arrivée.

Voilà une sorte de Barbare bien désobligeante! Rien de plus pénible que le contact de ces agressifs personnages pour les gens de goût... Et pourtant... Chut!.. Ne nommons point les malins qui, flairant le vent, avaient fait cette découverte... l'année d'avant.

La-Dame-qui-s'occupe-d'œuvres.

La-Dame-qui-s'occupe-d'œuvres c'est la même, — rigoureusement, — que celle qui dansait le tango l'été dernier. N'aurait-elle pas bien fait de continuer à danser? *That is the question!* comme disent nos Alliés.

Ce qu'il y a de certain c'est qu'elle a perdu, à changer ainsi d'occupation, cette précieuse qualité de persévérance, sans laquelle on ne fait rien de bon. Elle travaillait le tango, elle ne travaille pas « ses œuvres ». La pauvre petite! Elle s'imagine qu'on n'a qu'à ouvrir un ouvroir et à faire des quêtes dans le quartier... Ah! que d'ouvroirs! ah! que de quêtes!...

On se contente, si ça ne marche pas, de liquider la première œuvre, et d'en fonder une autre.

Il y a des dames, ainsi, qui ont fondé cinq ou six œuvres, et se sont occupées de dix-sept autres. En tout cas, cela fait vivre les imprimeurs sur calicot, et les fabricants de brassards, et les ébénistes, auteurs de ces gracieux troncs que brimballent sur la poitrine des demoiselles quêteuses, effroi du passant.

L'Infirmière.

L'Infirmière de la Croix-Rouge, naturellement, ou des Dames de France. Le reste est menu fretin, et ne compte point. L'universelle fraternité n'a point aboli certaines nuances, n'est-ce pas?...

L'Infirmière s'est d'abord jetée dans la carrière avec l'ardeur toute naturelle d'une personne séduite par un nouveau costume. Il est si seyant, ce manteau aux vastes ailes! Elle est si coquettellement pudique, cette coiffe un peu monastique, qui affine l'ovale d'un visage tendre, et donne au regard je ne sais quel doux mystère! Et ces idylles auprès d'un lit bien blanc, où dort un blessé de marque, net et décent comme sur les cartes postales!...

Mais quand ces dames virent arriver les vrais blessés, les blessés à blessures, les « grands malades », alors elles trouvèrent que ce n'était plus de jeu. Et elles s'envolèrent vers Bordeaux et vers les plages, enfin vers les endroits où l'on peut rencontrer des blessés, mais propres, jolis, des blessés guéris.

Le Riche.

Il est l'image de la tristesse. Il n'a plus de goût à rien, et pour un peu se suiciderait. La pensée qu'il n'a plus que cinq ou six mille francs à dépenser par mois le ronge, le détruit. Certes il n'y résistera pas. C'est trop pour sa sensibilité!

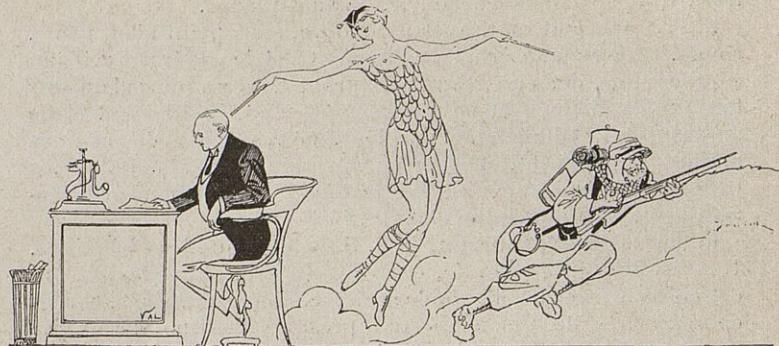
Et ne croyez pas le consoler en lui faisant observer qu'il y a plus malheureux que lui: par exemple les femmes de mobilisés, qui vivent avec vingt-cinq sous par jour, les réfugiés, qui font

la queue pour une assiette de soupe à la porte des asiles, etc... Tous ces gens-là sont habitués que diable! ou tout au moins très entraînés. Tandis que lui! *lui! lui!*...

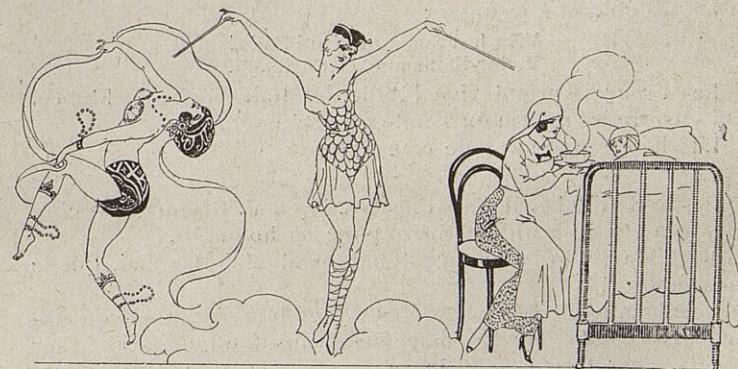
Et ne lui dites pas que, puisqu'il a mis ses domestiques au pair, qu'il prend le métro, use ses anciens costumes et ne paie plus ses fournisseurs, c'est encore lui qui fait les plus belles économies. Non, je vous en supplie, ne lui dites pas cela! Vous le froisseriez peut-être plus gravement encore que si, — horreur, audace, folie furieuse! — vous lui demandiez de vous prêter cent sous!

FRANCIS DE MIOMANDRE.

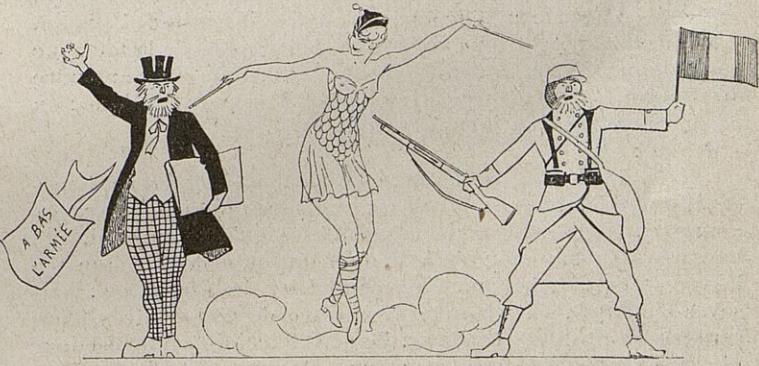
Les Miracles de la Fée Carnaval



Quoique les déguisements soient interdits, jamais on n'aura vu des métamorphoses aussi extraordinaires que pendant le Carnaval de 1915:
Les bons bourgeois sont transformés en poilus à tous crins.



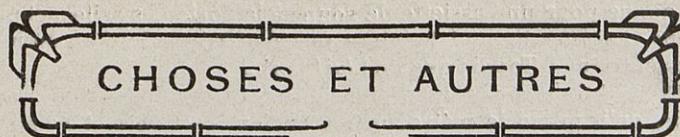
Les petites danseuses... en anges de charité.



Les plus farouches antimilitaristes... en héros du patriotisme.



Mais c'est en vain qu'on a essayé de nous travestir les Germains en champions de la civilisation; ils restent ce qu'ils ont toujours été: des voleurs et des massacreurs.



CHOSES ET AUTRES

La foule, au coin de la chaussée d'Antin et du boulevard. Des cris, une manifestation. Il y a six mois que nous n'avions vu chose pareille : depuis le sac de la maison N..., qu'on croyait allemande sous un nom anglais, et qui était anglaise sous un nom allemand... On pouvait aisément s'y tromper !

Mais que font nos braves sergents ? Ils regardent, placides. Ils ne font pas « circuler ». Oublient-ils que les rassemblements de plus d'une personne sont interdits ? L'état de siège serait-il levé ? Et les badauds d'accourir, de questionner.

Et l'on aperçoit un drapeau tricolore, mais point bleu, blanc, rouge, et avec une croix de Savoie. C'est le général Garibaldi « qui déjeune dans un grand restaurant », dit un journal du soir toujours soucieux de ne nommer personne inutilement et de ne pas jeter la réclame par les fenêtres. C'est, dirons-nous moins discrètement, et avec un désintéressement auquel nos lecteurs voudront bien rendre justice, c'est le vénérable général Garibaldi qui déjeune chez P.II.rd

Le héros paraît, souriant, ému. Il s'appuie sur deux bâquilles. Il est suivi de la générale, qui est anglaise, et de son fils, qui est colonel français. La foule acclame, en deux langues, car les compatriotes de Garibaldi sont presque aussi nombreux que nos concitoyens. *La Vie Parisienne*, qui passe, comme par hasard, se rappelle la chanson qu'elle a entendu chanter aux jours de son enfance, et qu'on pourrait bien chanter encore : il n'y a pas un mot à changer :

Viva la France et viva l'Italia!
Victor-Emmanuel et Garibaldi.

Les Français crient vive l'Italie, les Italiens vive la France. On se serre les mains, on s'embrasse même un peu. L'Italie est avec nous, de cœur.

Pas toute l'Italie. Il y a du déchet. Il y a M. Giacomo Puccini. Il y a la grosse Mathilde (Serao pour les hommes).

Mathilde Serao, ça nous est bien égal. Mais Puccini, quelle bénédiction !

Cet abominable fileur de notes a jugé bon d'écrire à son éditeur (allemand *of course*), moyennant sans doute un à-valoir sur droits, une lettre à seule fin d'informer le monde univers qu'il ne veut que du bien à l'Allemagne, et qu'il n'a protesté ni contre le bombardement de Reims ni contre l'incendie de Louvain.

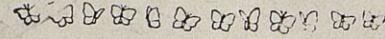
Merci, mon Dieu ! Nous voilà donc débarrassés de la musique puccinienne ! Nous pourrons dîner en musique sans entendre du Puccini. Nous pourrons retourner à l'Opéra-Comique : on ne le jouera plus six jours sur sept.

Prière :

« Mais, ô Seigneur,achevez votre bienfait. Suggérez à Leoncavallo et à l'auteur de *Cavalleria rusticana* (que je ne veux pas nommer), suggérez-leur la même bêtise qu'à ce Puccini, afin que nous soyons délivrés à la fois de toute la musique italienne du dernier bateau. Vous connaissez les directeurs : vous savez bien que, s'ils chassent le *Tedesco* de nos théâtres, ce ne sera pas au profit du Français. Le péril Puccini-Cavallo est donc plus pressant que jamais. Seigneur, détournez-le de nos oreilles. Soufflez l'esprit d'imprudence et d'erreur à tous les auteurs de *Toscas*, de bohèmes et de paillasses. Mais faites vite. Qu'ils se compromettent avant que le sphinx ait parlé. Après il ne sera plus temps, et nous serions à jamais tenus d'essuyer leurs goguillades par reconnaissance. »

Quant à la dame Serao, nous souhaitons simplement que la situation demeure inchangée, style de communiqué officiel. Nous ne la lirons pas moins ni plus que l'année dernière : ce n'est guère.

Nous lirons toujours notre cher Annunzio, et Ferrero, le plus latin, le moins allemand des historiens philosophes.



Encore un deuil... injuste.

Le bon peintre militaire Poilpot, le grand brosser de panoramas, est mort, avant la fin... Il était si vraiment patriote, si

guerrier, plus fier de sa présidence des médaillés militaires que de son immense tableau du couronnement. Il était si content d'avoir repris l'uniforme ! Son âge ne lui permettait pas un service bien actif, on l'avait nommé commissaire du gouvernement près le Conseil de guerre, mais enfin il était soldat, superbe à voir.

Nous nous souvenons d'un chroniqueur judiciaire, qui, lors d'un fameux procès — histoire ancienne — mourut aussi quelques mois trop tôt, et qui disait sur son lit d'agonie :

— Alors, je ne saurai pas le dénouement ?

Poilpot ne l'aurait pas dit. Il savait le dénouement, puisqu'il n'en doutait pas. Mais il méritait de vivre jusqu'à la victoire. Du moins, il a eu un bel enterrement, dans la chapelle des Invalides, les huit drapeaux pris à l'ennemi penchés sur son cercueil.

Et à côté, dans la cour d'honneur, le trophée, autour duquel défile du matin au soir le grand pèlerinage interminable de vieilles gens, d'enfants, de femmes, d'humbles, de riches : les canons captifs, l'avion aux ailes brisées...



Entendez-vous l'allemand ?

Moi non plus.

Ce n'est pas faute de l'avoir appris. Nous a-t-on assez corné aux oreilles, du temps que nous faisions nos classes, que nous ne saurions vaincre les Prussiens si nous n'étions initiés aux mystères de leur langage harmonieux ? Mais nous jetions des boulettes de papier mâché à la tête de notre professeur. Les premières bombes à main.

Si nous entendions l'allemand, nous pourrions lire leurs journaux et, comme on dit vulgairement, nous ne nous embêterions pas. Mais qu'avons-nous besoin de l'entendre : des personnes qui le savent nous traduisent l'essentiel. C'est comme dans le joli conte de Voltaire, *Jeannot et Colin*, où « l'homme d'esprit » remonte à M. de la Jeannotière le père, que M. de la Jeannotière le fils ne doit point apprendre la géographie, vu que ses postillons sauront toujours le chemin quand il aura dessein de se rendre dans ses terres.

Je vous recommande surtout un certain article des *Hamburger Nachrichten* (à vos souhaits !) où je cueille cette jolie phrase :

« Si nous pouvons reconnaître à la rigueur que les Français aient remporté une sorte de victoire sur la Marne, il n'en est pas de même des Russes. »

Un autre du *Local-Anzeiger* (c'est un rhume obstiné, madame, et je vois bien que tous les jus du monde ici ne feront rien). Ce *Local-Anzeiger* approuve hautement la déclaration de l'Amirauté allemande (qui promet de couler les bateaux neutres sans crier gare selon les lois de la civilité puérile et honnête) ; et il ajoute :

« Ce n'est pas le moment de faire de la délicatesse. »

Mais comment vous y prendriez-vous pour en faire ? Ah ! je serais aise de voir cela !

Troisième perle, du *Berliner Tageblatt* (attention ! ce rhume vous tombera sur la poitrine). A propos de la même déclaration, le *Tageblatt* assure que l'Allemagne rend le plus grand service aux neutres, et même à la France, en anéantissant la puissance navale de l'Angleterre (il suppose le problème résolu).

Parions que nous allons être ingrats, et que nous n'aurons nulle reconnaissance à l'Allemagne de ce grand service. Maintenant, peut-être qu'elle ne nous le rendra pas et que nous ne commettrons pas, faute d'occasion, le péché d'ingratitude.



Le nerf de la guerre.

De notre côté tout va bien, et la convention financière des puissances alliées a je ne sais quoi d'imposant. C'est tout ce que nous en pouvons dire ici : car *La Vie Parisienne* qui a toujours su les finances (comme disait de lui-même Chateaubriand) à la rubrique de la Bourse, n'y connaît rien à la rubrique des *Choses et Autres*.

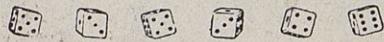
Mais il y a une certaine convention austro-boulgare-boche, qui relève plutôt de la rubrique *Choses et Autres* que de la sérieuse rubrique financière. Elle relève même plutôt de Molière,

ou bien de l'opérette. Les deux puissants empereurs du centre pratiquent l'usure comme s'ils n'avaient jamais fait autre chose de leur vie, et le tsar des Boulgres accepte, en guise de paiement, des canons de rebut qui valent beaucoup moins que des lézards empaillés ; car les lézards font bien dans une collection particulière, au lieu que le Krupp d'exportation fait médiocre figure même dans un musée.

Étrange destinée que celle du tsar des Boulgres ! Il a commencé petitement. Son oncle, le duc d'Aumale, lui disait, un jour, avec un spirituel dédain :

— Tiens, Ferdinand, je faisais comme l'Europe, je ne te reconnaissais pas !

Il s'est maintenu. Un beau jour, il a bien cru qu'il allait devenir empereur d'Orient : la médaille était déjà frappée. Il n'a pas relevé la couronne de Constantin ni d'Auguste, et il pourrait bien finir par le conseil judiciaire.



On a quelquefois médité de la charité parisienne avant la guerre. On a même fait des pièces contre elle, et il faut avouer qu'elle prêtait à la satire. Depuis six mois, nous avons appris bien des choses ; d'abord nous avons appris à faire la guerre, et aussi peut-être à mieux faire la charité, parce que nous avons appris à mieux nous aimer les uns les autres.

Il y avait bien, au début, certaines œuvres dont la conception n'était pas fort claire, et qui se montraient plus que de raison. La charité est plus modeste aujourd'hui, plus discrète, et elle est, à l'occasion, admirable.

Cette épithète n'est point de trop pour l'œuvre que vient de fonder une toute jeune femme, étrangère — mais si française ! (et d'ailleurs alliée).

Elle ne soupçonnait point elle-même qu'elle eût le génie de l'organisation, et elle se piquait peut-être moins de bonté que d'une certaine aïpreté d'esprit. Elle a cependant trouvé moyen de s'improviser économie et ménagère, et de mener les affaires des pauvres beaucoup plus attentivement qu'elle n'avait jamais mené sa maison. Elle a pensé à ceux qui n'ont pas l'habitude d'être pauvres, aux demi-détresses, en ce temps-ci les plus cruelles. Elle procure à de pauvres femmes, souvent trop bien habillées, du travail qu'elles emportent en cachette. Elle oblige avec politesse, et même avec une délicieuse timidité, des personnes qu'elles a souvent rencontrées ailleurs, et qui lui disent en baissant les yeux :

— Ne me reconnaissiez pas.

C'est tout doucement qu'elle leur demande — car il faut distribuer l'aide avec justice — si elles n'ont vraiment aucune autre ressource, si elles ne touchent aucun secours.

Une dame, l'autre jour, avoua qu'elle touchait l'indemnité de chômage.

— On pourrait tout de même vous donner un peu de travail...

Mais celle qui doit se contenter pour vivre d'un franc vingt-cinq par jour ne voulut plus accepter la moindre chose.

— Non, dit-elle, donnez à celles qui n'ont rien.



Il est inutile de dire qu'en Angleterre les femmes les plus élégantes et les mieux nées font partie de la Red Cross, et vous avez deviné que ces deux mots désignent quelque chose qui ressemble beaucoup, naturellement, à la Croix-Rouge.

Et elles se font photographier, ce qui est humain — ou plutôt féminin. Mais au lieu de prendre pour cet exercice la tenue en blanc, comme leurs collègues françaises, elles affectionnent les robes sombres, et, ce qui est étonnant, le satin noir. Elles s'entourent le visage de longs voiles éplorés, et cela leur donne ce petit air préraphaélique qu'elles adorent, car elles aiment tant Botticelli qu'elles finissent souvent par ressembler à un Bouguereau...

La gloire ambulancière, outre-Manche, exige qu'on soit *nurse*. Après quinze jours d'entraînement, on a le droit de porter l'uniforme, c'est-à-dire le droit à la photographie. Il n'est pas un magazine anglais qui n'ait reproduit le visage exquis de lady Diana Manners, la toute jeune fille du duc de Rutland, et l'une des plus célèbres beautés de la « Society » anglaise.

La ravissante lady Diana y paraît sous deux aspects : en *nurse*, d'abord, et le bonnet blanc encadre de petites ailes son visage angélique ; et ensuite, telle qu'elle était avant la guerre, « en civil », si l'on ose dire : vêtue d'une robe éblouissante et coiffée de deux plumes insensées. Ces deux photos, et les légendes dithyrambiques qui les accompagnent, font sourire. Nous aurions pu voir cela en France, dans un certain monde. Nous ne l'avons pas vu, heureusement... Peut-être parce que les journaux qui publiaient ce genre de documents ne paraissent plus en ce moment ? Mais ne soyons pas méchants.

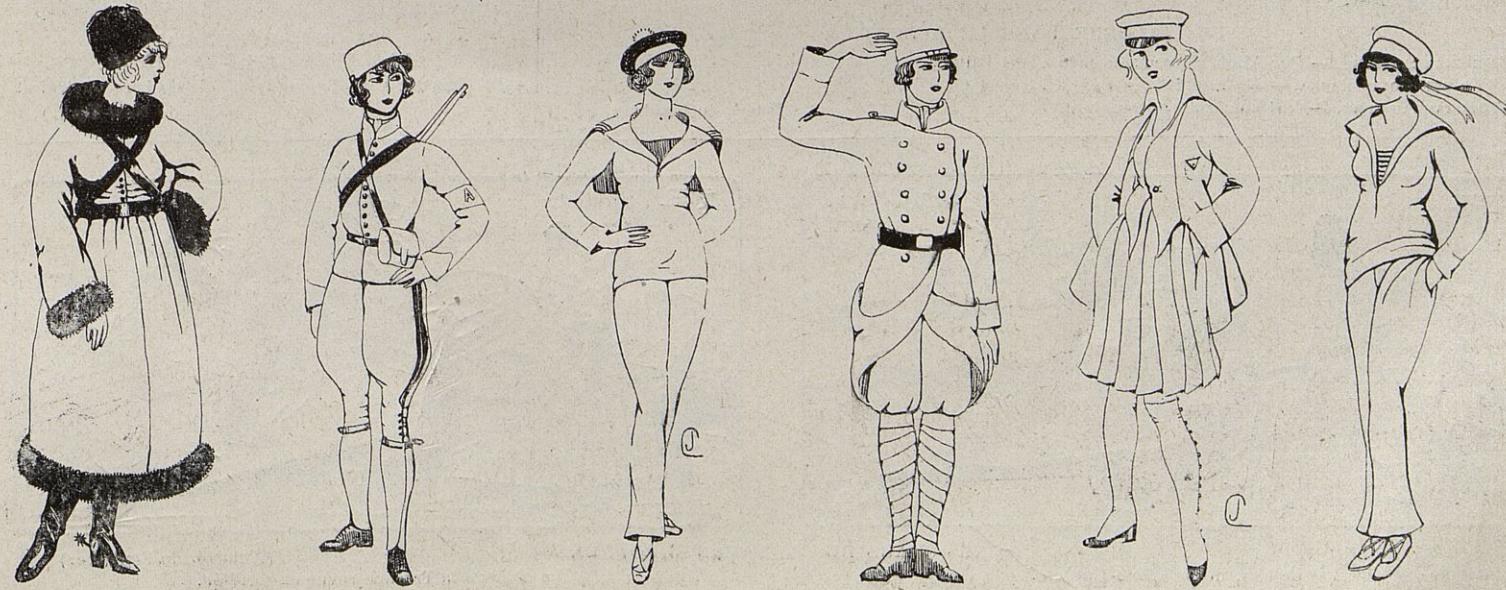
Un phénomène curieux, par exemple, et que les philosophes ont observé en Angleterre comme en France, ce sont les « war engagements », les fiançailles causées par la guerre.

Une quantité prodigieuse de blondes misses ont épousé brusquement un nombre incroyable de fils de lords, et toutes les églises de Londres ont vu défilé des cortèges où la mariée donnait le bras à un grand gaillard vêtu de khaki...

Ce fut tout pareil chez nous, sauf que ce fut plus joli, parce que le khaki ne va pas du tout, mais pas du tout, avec la robe blanche, auprès de laquelle le bleu de ciel de nos hussards fait au contraire un effet merveilleux.

Il y eut une liquidation générale de tous les flirts de l'hiver, une sorte de régularisation — dans le meilleur sens du mot ! — de transformation en contrat écrit (pour parler juridiquement) de nombreux accords tacites. Ou si l'on aime mieux employer des termes militaires, nous dirons que l'*engagement se poursuivait depuis longtemps*, et qu'on en vint brusquement à la décision.

TOILETTES D'APRÈS-DEMAIN



LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



UN DIALOGUE DANS LE DÉSERT

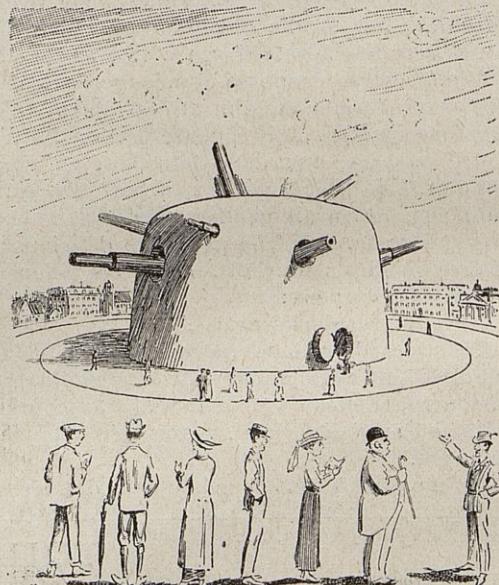
LE CHAMEAU TURC. — Par Allah, où veux-tu encore que j'aille?
 VON DER GOLTZ-PACHA. — En Egypte! En Egypte!
 LE CHAMEAU TURC. — Ah! non, zut! J'en reviens.

(Punch, de Londres.)



On assure que le Kaiser a déposé près de 500 millions en Amérique : il s'est préparé un nid capitonné de bank-notes pour adoucir sa chute.

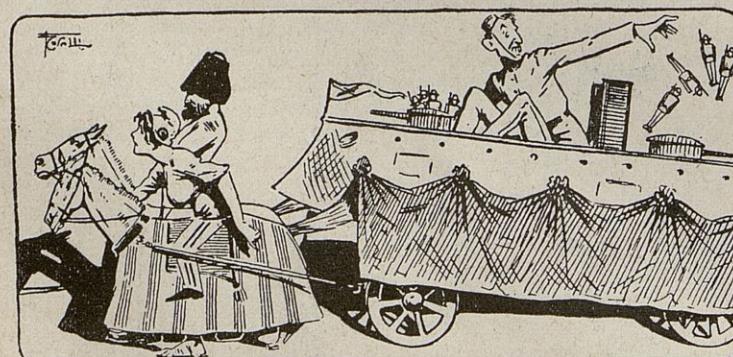
(The Daily Express, de Londres.)



CE QUE DEVIENDRAIT LA CATHÉDRALE DE REIMS

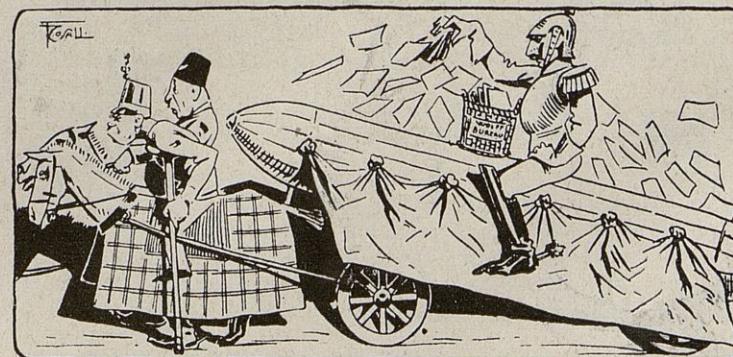
si on laissait aux Allemands le soin de la reconstruire.

(Life, de New-York.)



Le char de la Triple-Entente.

LES CHARS DU CARNAVAL EUROPÉEN



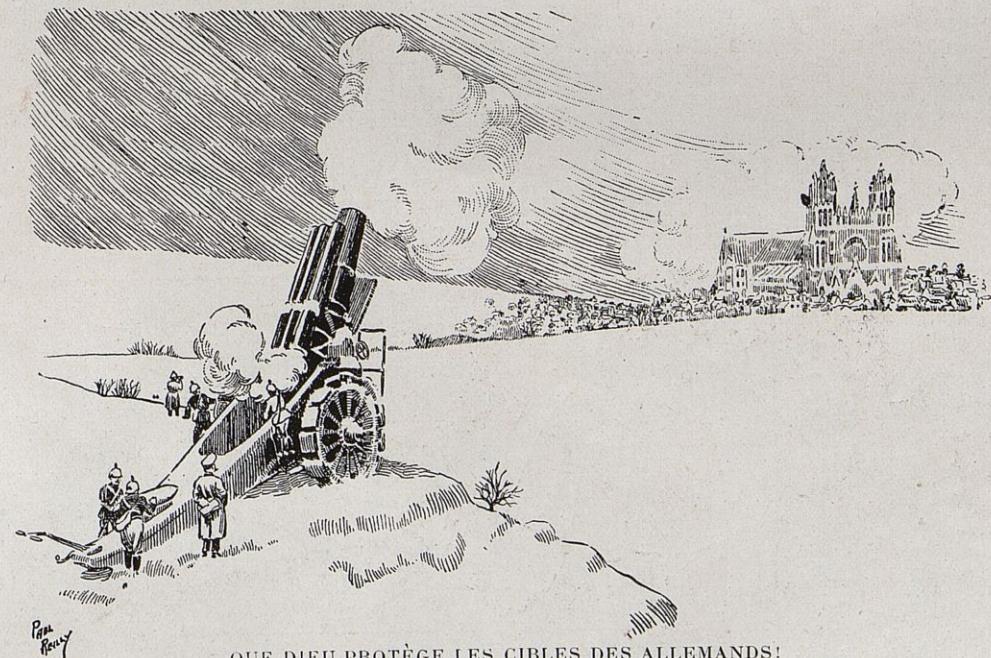
Le char de la Triplice, revue et corrigée.

(Numero, de Florence.)



LE CHIEN DE JEAN DE NIVELLE

GUILLAUME II (à son chien, représentant la « Victoire allemande »). — Victor, Victor! Où es-tu donc mon héros? (Life, de New-York.)



QUE DIEU PROTÈGE LES CIBLES DES ALLEMANDS!
(Puck, de New-York.)

PARIS-PARTOUT

Les élégants militaires sur le front ont en poche leur alcool de menthe de Ricqlès, incomparable pour la toilette hâtive, sommaire. La peau, la bouche sont instantanément parfumées, purifiées, au moyen du véritable « Ricqlès ».

Les saisons se suivent et ne se ressemblent pas. Mais notre conseil est toujours le même : Crème Simon, comme la raison et l'expérience l'indiquent. Agréable au printemps, utile en été, précieuse en automne, indispensable en hiver... Bienfaisante en tous cas, douce, flattant le teint, la Crème Simon est surtout merveilleuse quand son usage est devenu une habitude. Si chaque femme soignait sa peau d'une façon rationnelle, nous n'aurions pas à rappeler tant de fois la marque connue. Qui s'en est servi s'en servira. Pour terminer, n'oubliez pas la Poudre de riz et le Savon à la Crème Simon qui sont les compléments indispensables de la Crème Simon.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Furstenberg, Paris.
Ses collections : Maîtres de l'Amour (38 vol.), 7 fr. 50 ; Coffret du Bibliophile (40 vol.), 6 fr. ; Romans humorist., 3 fr. 50 ; etc., etc. — Catalogue illustré sur demande.

SOINS D'HYGIÈNE BEAUTÉ - PÉDICURE MANUCURE
Mme VILLA, 14, Faubourg St-Honoré (angle rue Royale).

MANUCURE Mme JAHNE, 34, rue de Douai, escar-
her de droite, au 2^e (nom sur porte).

SOINS HYGIÉNIQUES, FRICTIONS par experte.
Mme ROBERT, 14, rue Gaillon (3^e étage).

Mme Clara SCOTT Soins d'Hygiène, Beauté, Manuc. Spoken, 203, r. St-Honoré (entr.).

Mme DERIA HYGIÈNE - BAINS
45, rue Fontaine (2^e étage).

Soins d'Hygiène Maison de 1^e ordre. 65, rue de Provence (ang. Chaus.-d'Antin).

PHOTOS ARTISTIQUES, LIVRES RARES. Lots bien variés avec catalogue illustré contre 5, 10 et 20 fr. Ecrire : A. DOUARD, 37, rue du Repos, Paris.

SOINS D'HYGIÈNE Manucure. Bains.
19, rue Saint-Roch (Opéra).

Hygiène et Beauté pr les Mains et Visage. Mme GELOT,
8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

MADELEINE MANUCURE. SOINS D'HYGIÈNE. Maison de 1^e ordre. 21, rue Boissy-d'Anglas.

Soins d'Hygiène MANUCURE. BERTHIE, 7, rue d. Dames, 2^e ét., 11 à 7 (pl. Clichy).

BONNE PÉDICURE Soins d'Hygiène 2, RUE MEHUL
3^e sur entresol.

PHOTOS INÉDITES
MERVEILLEUSES NOUVEAUTÉS
Éch. 5 fr. Superbes assorti-
ments. 10, 20 fr. ROLAND, 38, rue de Cléry, PARIS.

Miss RÉGINA SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE
Mais. 1^e ord. 18, r. Tronchet (Madeleine)

Soins d'Hygiène MANUCURE, PÉDICURE,
BAINS. 41, rue Richelieu.

Miss GINETT'S AMERICAN MANUCURE
SOINS D'HYGIÈNE
13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).

DERNIÈRE NOUVELLE :

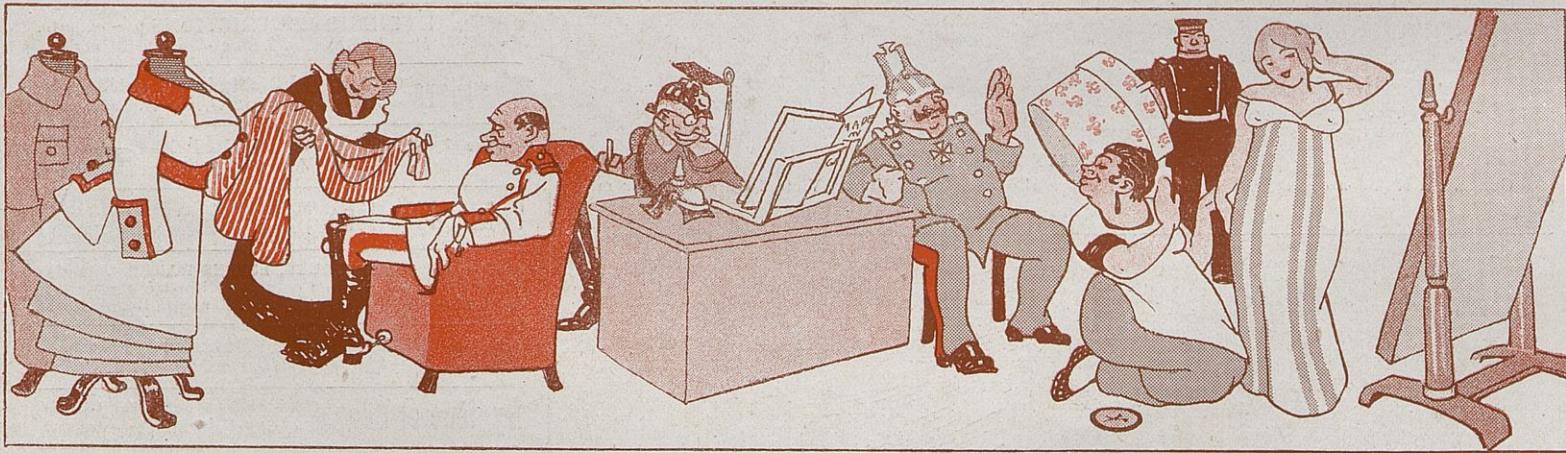
LES ALLEMANDS SE SONT ANNEXÉ L'EMPIRE DE LA MODE !



Naguère, les couturiers allemands venaient en France copier les créations de la mode parisienne.



Et les gretchen berlinoises — fagotées, Dieu sait comme! — s'enorgueillissaient de leur « pariser Chic » !



Aujourd'hui, tout'est changé! les Allemands veulent s'annexer l'Empire des fantreluches.



Et les Berlinoises ont trouvé des toilettes d'une élégance vraiment boche!